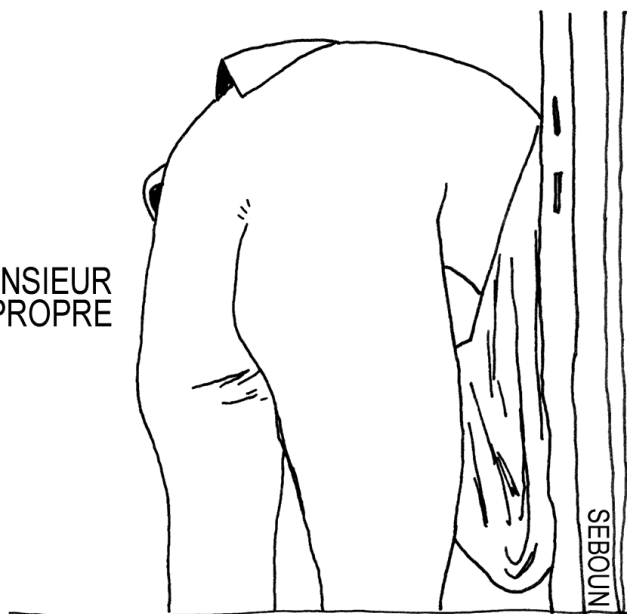




automne 2002  
gratuit

MONSIEUR  
PROPRE



LOUISE JADA

## ARI DANS TOUS SES ETATS

Tout le monde disait d'Ari qu'il avait une sale tête, mais ce n'était pas pour autant un sale type. Il était comptable... Ce n'était pas un sale boulot. A proprement parler, il n'était qu'un simple employé de bureau. Et il passait justement le plus clair de sa vie dans cet endroit aseptisé. Ari ne prenait pas tous ses congés, faisait des heures supplémentaires non payées, c'est pourquoi certains ne le trouvaient pas net. Ce que ceux-ci ignoraient précisément était le bon sens même d'Ari. La netteté ! Pour cela même, il restait assis sur sa chaise devant l'écran de son ordinateur immaculé, sur cette moquette toujours brossée, entre ces murs toujours impeccables. Il ne voyait aucune poussière, respirait l'air pur de la climatisation. Il opérât ainsi à l'abri de nombreux microbes, protégeait son organisme... C'était cela le bonheur d'Ari. Mais il n'en laissait rien paraître de peur d'être sali par les moqueries de ses collègues.

Un jour, en concertation avec les chiffres d'affaires qui ne cessaient de progresser, le directeur général décida de donner un sérieux coup de balai parmi le personnel. Pourquoi réduire son profit à vouloir s'enticher d'employés remplaçables ? Il appela les directeurs de chaque unité d'affaires, leur parla chiffons et leur apprit sa décision tout en s'en lavant précautionneusement les mains : « C'était inévitable... mais sachez que, selon la conjoncture, cette réduction de la masse salariale permettra de résister à l'attentisme latent. »

« Ari, j'ai le regret de vous annoncer votre licenciement. Bien sûr vous étiez un de nos employés les plus appliqués... Bien sûr vous serez reclassé, indemnisé. Ne vous inquiétez pas ! Je suis sûr que dans quelques mois à peine vous travaillerez dans un autre endroit tout aussi intéressant. » Ari avait écouté, subi, acquiescé.

Un trimestre plus tard, il était accueilli dans une nouvelle entreprise, une PME. Il remplaçait l'ancienne secrétaire, tenait les comptes. Il s'ennuyait déjà car la quantité de transactions réalisées lui semblait trop inférieure à celle de la multinationale où il travaillait avant.

Son bureau était poussiéreux, les touches du téléphone souillées, le patron

d'une ignorance crasse. Tant de répugnance lessivait Ari. Il ne pouvait pas supporter cela. Un lendemain de sale temps, il décida d'en finir, de se laver de tout soupçon de saleté. Il se tua net, net comme il avait toujours aimé que son environnement le fut.

Le patron apprit le décès dans le journal local du matin. « Il semblerait que Mr Propre Ari en se soit donné la mort [...] ».

Il pensa alors qu'Ari (il se prénomma en fait administrativement Ari en suite à l'erreur d'une employée de mairie peu soignée qui n'avait su inscrire, proprement à l'encre, sur l'acte de naissance le prénom Adrien), il pensa donc que son comptable était vraiment un propre-à-rien : il avait sali la réputation de l'entreprise à se donner ainsi la mort.

De là-haut, alors qu'il astiquait son nuage, apprenant qu'il n'avait finalement pas su ne rien entacher, Mr Propre a ri.

BAKELITH

## COUP DE TORCHON

"Anna, I love you so, [...] don't give up the fight."

Il y a un temps pour l'amour, le rire et l'aventure, pour l'écriture, le partage, pour le je m'enfoutisme, le militantisme et le cynisme.

Et puis il y a un temps pour le ménage.

Ménage à deux, à trois  
Scènes de ménage  
Des corps en nage  
Des corps noyés.

Vient alors l'envie de vider le placard, de trier le faux du vrai, trier l'essentiel du luxe, se débarrasser des vieilleries, des peaux mortes, des âmes noires.

Besoin de traiter les parasites, la vermine, traiter, traiter partout.  
Désinfection totale à grands coups d'eau de Javel, quitte à s'enivrer.

Après on se sent plus propre dans sa tête.

LAFCADIO

Rapidement, une colonne de dossiers s'élève jusqu'à mi-buste. Les uns après les autres, placards, penderies, commodes, bahuts, coffres, bureaux, secrétaires, bibliothèques et autres chevets sont accouchés de leurs secrets contenus et de leurs souvenirs oubliés. Des piles, entassées ou effondrées, de livres, de papiers, de vêtements, de photos et d'objets hétéroclites envahissent l'espace, remodelant le décor de l'appartement, découpant sur tous les murs des ombres chinoises. Tout paraît figé et pourtant si disposé à s'ébranler. Nos allées et venues troublent le calme apparent des choses dont l'entassement et l'accumulation redonnent un semblant de vie à l'appartement. Certains chocs ploient des tas de livres dont on perçoit, un peu plus tard, l'écroulement subit ou la chute en cascade. Il se produit des envois de papiers portés par des courants d'air qui réduisent soudain des tours entières au triste sort des châteaux de carte, l'éparpillement. Parfois E\* s'exclame devant une feuille ou une photo que la plupart du temps il déchire. Puis nous reprenons notre récital de bruitage improvisé. Parmi les raclements et les grincements, nos éternuements à répétition forment un leitmotiv. Les pièces se vident de leur substance. La poussière flotte en abondance épaississant l'atmosphère et, à la façon des plongeurs sur un site archéologique, nous nous mouvons dans des eaux troubles, procédant à l'inventaire des lieux. E\* brasse, moi j'emballe. Le résultat de sa sélection ne laisse subsister aucun doute. Tout doit disparaître.

Peu à peu, les collines s'aplanissent tandis que j'entasse disques, journaux, albums et bibelots dans des cartons. La poussière, telle ces lichens si prompts à s'installer et si durs à déloger, trace sur les étagères les contours des objets disparus. Tandis que s'ouvrent dans le papier peint des fenêtres de blancheur et des hublots de clarté à l'endroit des cadres et des tableaux décrochés.

Le petit jour se glisse entre les persiennes entrouvertes et accentue les vides, mettant en relief les trous et les creux, donnant plus d'ampleur, comme une vivacité de l'air dans l'espace reconquis. Les plans dégagés laissent planer le regard à la surface des tables, des guéridons ou des buffets. Pas un vase, pas un pot ne sollicite l'attention. E\* contemple son annésie.

Tout à l'heure il va convier quelques amis à emporter ce qu'ils désirent. Demain lorsque la benne sera passée et que ses derniers souvenirs seront évacués par les brocanteurs, il sera soulagé. Et s'il reste quelque chose, un brasier les consumera dans la cour de l'immeuble. Alors, les yeux braqués sur les cendres, il se détendra.

Encore un petit effort, elle finira bien par sortir de son esprit.

ANNE SAVELLI

## LA TORNADE BLANCHE – UNE TENTATIVE

Elle a essayé le murmure, l'amitié, la semi-confiance passée en boucle dans l'écouteur.

Elle a râlé, respiré fort, m'a coupé la parole (en riant ; ça grinçait), hachant menu mes arguments (quelle idée d'en donner). Je ne disais rien d'autre que... tu sais bien un truc simple... elle m'a laissé sans voix elle récurait mes mots.

Le monde comme un seul homme pensait-elle, c'est ce que je veux voir.

Elle le pensait si fort, sa pensée exsudait. Moi, suer ? Pas possible. Je rase gratis et rien ne dépasse. Je me demandais si elle allait l'avouer.

Elle a essayé le chantage, l'affectif, elle a tenté la plainte. Rien.

Elle a brandi les remords, la mort pour après-demain, nada, aucun succès, je ne comprenais rien.

Elle m'a pouillée, scalpée, vidée, remplie de ses peurs et de ses regrets.

Elle m'a jugée, sciée, liée, elle m'a fait rire aussi, à force, jetant sur moi tout le plomb qu'elle trouvait.

Elle a tout essayé.

Mais il n'y a rien à faire.

Ca dépasse, ça transpire, ça sue par tous les pores.

Je ne suis pas un numéro.

Je suis une femme libre !

JEROME BOURGEOIS

## ŒIL NEUF

Je t'ai découpé de cette jolie photo de toi,  
Pour te coller dans ce paysage que tu me disais vouloir visiter.  
J'ai détourné tes cheveux pour coller ton doux visage,  
Sur le sommet de cette montagne que tu souhaitais tant escalader.

Ce voyage me devenait accessible,  
A tes cotés, je pourrai les regarder.

J'ai photographié ton œil,  
Tu as photographié le mien,  
A la même distance.

J'ai ouvert ce petit pot de gouache,  
Pour colorier la couleur de ton œil.  
Puis j'ai changé de petit pot,  
Pour colorer le mien.

J'ai superposé les dessins,  
Pour mélanger ces deux couleurs.

Ton œil a changé, la couleur du mien aussi,  
Pour laisser naître un troisième œil,  
D'un être qui me devenait accessible.  
Mélangé à toi, un autre œil regardera.

BAAL

## ON ECRIT

On écrit l'histoire des gens et on se trompe, parce que c'est l'histoire des maisons qu'il faut écrire, l'histoire continue et vaste des maisons, des lieux vécus, hantés, fréquentés, visités, habités, des chambres et des cuisines, des lits, des bavardages dans la salle de bains, devant le repas qui se prépare, à la fenêtre, et dehors le jardin, la terrasse, les amis qui attendent, les chiens qui jouent, les chats qui dorment. On se trompe quand on croit écrire l'histoire des gens. Les histoires d'amour, surtout, une succession de lieux, de tables, de chaises, de pièces où nos souvenirs viennent cogner,

s'accrocher à des détails, ce que l'on voit du lit, allongé sur le ventre ou la tête à l'envers, la lumière sous la porte, le bruit d'une clé dans la serrure. Et toutes les histoires se ressemblent, et tous les lieux aussi, pas très original tout ça, unique en soi, on croise un regard dans un café, sur un banc de fac, dans le métro, derrière son ordi, dans un train, une gare. Elle se met à chanter devant vous des vieux standards, des airs de comédies musicales, des chansons douces, elle danse devant vous, c'est anodin et ça perce le cœur, un chapeau au bout d'une main et l'autre qui vous désigne, vous appelle, vous poignarde, voilà, c'est stupide, c'est commun et c'est là, ça arrive, la nuit brûle, le souvenir blesse la chair, des lieux, des maisons, des lits, des odeurs de bois, d'herbe sèche, de fleurs épanouies, d'histoires d'amour. Dans la chambre, le soleil filtre lentement par les volets entrouverts. Dans la chambre, on bavarde, comme si, on rit doucement et des mots chevauchent les autres au fond du cœur. On écrit l'histoire de cette femme. On l'écrit telle qu'on la voudrait et on se trompe. Il faut écrire seulement l'histoire de la maison, de la terrasse, des cigarettes fumées au soleil, au bord de l'eau, au retour de l'eau, dans la voiture. On n'écrit jamais l'histoire des voitures. Dommage. Il faudrait aussi prendre ce temps là, le temps d'écrire l'histoire des voitures. Les mains sur le volant. Le regard dans le rétro. Le regard. Les choses bougent, les histoires se défont, les amours se dénouent. Les maisons demeurent, immuables dans le soir qui tombe et les éclats de rire. Va-t-il pleuvoir ? La détresse affective vous a pris par la main. Les bonnes résolutions sont vite oubliées. Les ogres dansent dans la chambre noire. Monsieur Propre n'a rien du parfait gentleman, ni même du gendre idéal. Les icônes s'écroulent sous les feux de la rampe et rampent au sol de leurs désordres. Cela ne m'empêche en rien de t'aimer. Et les lieux où tu fus, es et seras, sont autant d'étoiles que mon sommeil visite.

SEBOUN



JEAN JEAN MOTO

## L'EAU, LA TERRE

Depuis 100 ans,  
Le monde est propre,  
Le monde ne crache plus par terre,  
Le monde se lave tous les matins,  
Le monde ne s'oublie pas.

La boue ne me fait pas peur.

Je n'ai pas de bottes en caoutchouc,  
Je ne chasse pas le sanglier,  
Je ne pêche pas l'écrevisse.  
Je fais de la moto tout-terrain,  
Je porte des bottes en cuir pleine peau.

Marcher dans la boue de bon cœur,  
Rouler dans la boue à plein gaz,  
Que je me traîne dans la,  
Que l'on me couvre de.

Aimer les jours de pluie pour se salir,  
Aimer les compétitions pour être sali,  
Rester sale pendant longtemps,  
Rester sale et sentir bon.

La boue sèche.  
Sèche. Peau. Croûte. Gratte. Tombe. Poil.  
J'épouserai une boue splendide,  
Grasse et collante.

Boue et bonne.  
Je bois l'eau et je mâche la terre.  
Je veux encore être enterré.

## CILOU SEE YOU

### SE VOIR DEDANS

N.S. se regarde dans la glace. Bof, c'est le matin, il pense, pas terrible comme gueule mais ça ira mieux après un ou deux cafés. Sans cigarette, plus de cigarette, je suis un homme neuf maintenant, un homme à responsabilités, un homme qui se donne en exemple. Il se sourit... Il pense... Il se regarde cogiter, essaye même de discerner des mots dans les rumeurs pariétales qui l'habitent tout en étalant sur son visage la crème blanche et onctueuse qui prélude au rasage... C'est au moment même où il étire sa peau en faisant rentrer sa lèvre supérieure dans la bouche qu'il a une illumination : Mais oui !!! C'est exactement ça !!! C'est le lubrifiant qui est la clé de la réussite, le bon lubrifiant nécessaire à tout bon rasage... si on ne lubrifie pas, on court le risque d'arracher de la peau, de faire perler ou couler le sang, on est sûr d'enflammer toute la zone !!! Il se regarde dans la glace, n'en revient pas qu'une tête d'avorton comme la sienne, qui plus est barbouillée d'une fausse barbe blanche, puisse avoir de telles illuminations. De si géniales illuminations, ose-t-il même se susurrer en se regardant plisser les paupières.

La métaphore, que dis-je : le concept décidément lui plaît, et il décide, tout en continuant de se raser, d'en jouir en en développant le registre : raser, ratiboiser, débarrasser le plancher de ces torons récalcitrants et démangeurs en passant les zones concernées au peigne fin, peigne au préalable dûment lubrifié par un bon discours lénifiant ; une belle mousse qui fait envie à tout le monde, à la fois douce et ferme, fraîche et rassurante... Surtout veiller à ne pas laisser de zones anarchisantes, où les poils rebelles prendraient une importance telle qu'ils couvriraient entièrement la dite zone, mangeant le visage, le défigurant, obligeant à changer de technique de nettoyage, obligeant à changer d'outil. Autant dire de métier... Non : ce qui compte c'est la vigilance, c'est tous les jours surveiller la repousse, tous les jours la mousse, tous les jours un petit coup de rasoir, c'est en œuvrant avec discipline que la vie prend un sens, c'est en restant conscient et attentif que l'on s'assure de rester maître chez soi, et même (il rougit sous l'audace de cette pensée, c'est fou ce que l'on peut découvrir en soi après une bonne nuit) je dirais que l'on s'assure de rester soi-même. Fidèle à soi-même. Sûr de ce que l'on est... L'espace d'un fulgurant instant, son image en train de faire une pub pour un rasoir ou une mousse à raser fait irruption dans sa tête, mais il la repousse vivement : pas maintenant, pas d'ironie maintenant. Fermant délibérément son cerveau à toute forme de dérision, il préfère s'accrocher à son idée, si constructive, de lubrifiant...

N.S. continue de se regarder dans la glace, il continue de se raser, deux gouttes de mousse pendouillent au bout de chaque oreille qu'il a, ma foi, disons, généreuses... Il sait que demain tout sera à refaire, il sait que la repousse est inéluctable (il a bien entendu parlé d'épilation définitive, mais c'est pas demain la veille qu'il va aller voir une esthéticienne, c'est moi qui vous le dis...), il sait aussi que lui, N.S., est à la hauteur de cette lutte quotidienne, de cette mission qui lui vient du Très-Haut. Maintenant qu'il

a fini de se raser et qu'il s'applique virilement des claques d'after-shave, il sait que cette croix est pour lui, taillée à sa mesure. Il se regarde dans la glace et... mentalement il s'embrasse, ses lèvres se posent sur ses joues rasées de frais. Et c'est bon.

HERVE GRILLOT

## HAMMAM DE MEDINA

Demain c'est vendredi, jour du Seigneur, alors, on se fait un hammam. Ali me guide dans ce dédale qu'est la Médina de Fès...

Des fagots de bois le long du mur. La chaleur, au milieu de la rue, l'âtre du hammam. On y fait cuire aussi du pain.

Couloir sombre, on entre dans un immense vestiaire. Chacun fait son affaire de ses affaires. Ici, pas de voleur, on se connaît. Plusieurs jeunes gens arrivent en courant. J'en choisis un qui me donne ses sandales. Signal. Ce Saïd-là sera mon chevalier servant. Les autres moineaux s'envolent. On entre dans la coquille d'escargot. Plus on va vers les salles du centre, plus la chaleur se fait intense. Saïd porte deux seaux d'eau en pneumatiques, très pratiques. Un chaud, un froid. Dans la salle la plus chaude, nos seaux délimiteront une aire de stationnement. Lavage à grande eau du sol. Quasi-obscrité, on devine ses voisins. Assis ou couchés par terre, on papote, avec Ali. Saïd s'éloigne poliment. Dans cette étuve, chaleur de l'amitié. Saïd revient, m'arrose, me savonne, me gant de crin un peu partout, passionnément.

Moi sur le ventre, il me piétine le dos, me remet les vertèbres à l'endroit, me clé de bras à droite, à gauche, m'allonge les jambes jusqu'aux orteils. Moi sur le dos, il me camphre, me palpe, me cherche les muscles. Il sait me trouver, m'étirer sans jamais me froisser. Rinçage.

On s'éloigne du centre de la terre progressivement. Salles tièdes.

Un père débouche les oreilles de son fils. Un fils rase au Bic son vieux père.

On s'éloigne, se rhabille et se retrouve dans la rue. Un autre monde, je me sens rajeuni.

- Salut, Ali, à jeudi.

KARL QUARTINO

## MONSIEUR PHILOMENE

Hormis un nom venu de nulle part, Philomène Raback n'a vraiment rien d'extraordinaire. Il est passablement moyen. Médiocre si vous préférez. Entre le gris clair et le gris foncé. Un étriqué quelconque. Ni trop grand, ni trop petit ; ni trop moche, ni trop vieux : une ombre imperceptible... Fondu dans la masse. D'ailleurs, personne ne le remarque Philomène. C'est un non-phénomène ! Quand il était petit, il ne lui arrivait rien. Mais rien de rien ! Pas d'ami, aucun ennemi ; pas d'amourette, aucune bagarre. Le petit Raback regardait les jours passer sans les voir. Il était myope de toute façon, cinq dixièmes à chaque œil... Aujourd'hui, rien n'a changé. Monsieur Raback ne travaille qu'à temps partiel. Il compte des enveloppes deux jours par semaine au fond d'une agence bancaire. On le rémunère convenablement pour ça. Les matins où il ne fait rien, il ne fait rien... ou pas grand chose. Il est seul. Tout le temps. Toujours. Monsieur Raback Philomène, voulez vous prendre pour épouse mademoiselle solitude ici présente ? Son existence se résume jusqu'ici à une suite fade d'événements non remarquables : un accouchement sans réelles complications, une enfance silencieuse et sans heurts majeurs, une adolescence opaque à la puberté bénigne, un diplôme caduque obtenu de justesse et enfin ce petit boulot sans appétit. Du vide et du creux étalés sur une tartine de pas grand chose... Il y a bien cette petite fille qui, chaque fin de journée, lui offre systématiquement un sourire croissant de lune au retour de l'école ; mais voilà bien l'unique et seule aventure à laquelle Philomène peut prétendre. Pourtant, et contre toute attente, les choses vont changer. Le destin s'amuse parfois à brouiller les pistes. Il aime à surprendre et ne rate jamais son coup. Les grands bouleversements chamboulent moins ceux qui y sont préparés ou habitués. Philomène, lui, terne et banal ne voit pas venir la claque magistrale de la destinée qui s'appête à le gifler. Sa vie n'est pour l'instant qu'une insipide succession d'années clonées les unes sur les autres, piètres calques sur brouillons bancals.

Devant son café tiède et ses biscottes à moitié beurrées, Philomène rêve. Le tuner déréglé de la radio crache sporadiquement des informations sans structures. Un seul chausson aux pieds, les cheveux

hirsutes, il ne pense à rien. Automatismes de l'ennui. Les morceaux de pains grillés se désagrègent bruyamment sous sa mâchoire méthodique. 7h00. Le rituel du petit déjeuner touche à sa fin.

Les mêmes gestes répétés inlassablement depuis toujours sont encore d'actualité ce matin. Inexorables et sans surprise, ils se répètent. Une fois lavé et habillé, Philomène Raback coiffe son feutre mou et ferme à double tour derrière lui, consciencieusement.

Dehors, le brouhaha de la rue contraste fort avec le silence intérieur de la modeste maison. Il rentre les épaules, baisse la tête et s'engage dans le tumulte. Monsieur tout le monde part au boulot.

Nous sommes jeudi, le temps est clair. Le métro, pour une fois, n'écrase encore personne de son affluence. Philomène s'assoit au milieu de la rame et regarde ses chaussures. Pas un regard ne croise le sien. Il n'existe pour personne, et personne ne compte pour lui. Mais c'est comme d'habitude, rien de spécial. Routine calibrée et rassurante. Dans vingt minutes, il sera assis à son bureau, comptant et triant ses enveloppes avec application jusqu'à midi trente tapante ; après quoi, il se rendra à la brasserie du coin pour ingurgiter le petit salé aux lentilles du patron, sans oublier ses trois cafés sans sucre. Au pilori les anicroches, la mécanique est huilée au quart de tour...

8h12. Encore six stations. Crescendo du trafic humain dans le wagon. La rame se remplit et s'embrume presque dans la chaleur des corps qui se collent. Philomène est maintenant enfoui sous un tas de bras et de doigts qui s'agrippent dans le chaos du transport. De chaque côté, ça se presse et ça s'écrase dans l'indifférence générale.

Et au milieu de cette mer d'apathie, cet océan de mauvaises manières, il attend son heure sans rechigner, humble fantôme contemporain écrasé de congénères.

Pourtant ça ne va pas. Un sentiment trouble vient gêner le confort de son train-train. Accroc imprévu, impensable. En face de lui, derrière un rideau de fesses et d'attachés-cases, il remarque qu'on l'observe...

Evaporé dans son siège, il est d'abord surpris par la sensation même d'être dévisagé. On le regarde. Il sent qu'on le scrute. C'est si rare. Philomène repense à la petite fille. Elle lui revient soudain à l'esprit. Autant qu'il s'en souvienne, seule cette gamine le considérait. Mais là, à cet instant précis, c'est différent : il sue de se sentir surveillé.

Lui qui, à l'accoutumée, ne communique en général qu'avec lui-même se fait maintenant violence pour oser affronter ce regard oppressant, cette intrusion intempestive, venue chambouler les rouages de son univers autarcique. Un bref et timide coup d'œil directement pointé sur la menace, et retour illico presto sur ses chaussures cirées de ce matin. Philomène ne sait plus où se mettre. Sa curiosité furtive trouve récompense. Il a vu, et il ne rêve pas : un homme chauve aux sourcils noirs et épais l'observe froidement. Un énorme anneau argenté décore son oreille droite. L'œil n'a décidément rien d'amicale. Philomène est stupéfait, pétrifié surtout. Il ne comprend pas la raison de cet examen belliqueux et s'inquiète jusqu'à l'angoisse. L'homme le fixe toujours, comme un vautour guettant sa proie. Encore deux stations. Les palpitations cardiaques de monsieur Raback ont maintenant largement dépassé la moyenne. La peur, comme une lente contamination, l'envahit de son venin. Il ne pense plus qu'à une chose : atteindre sa station et s'évanouir dans le cortège incessant de la foule. Obsession de l'anonymat.

Premier véritable choc post natal pour Philomène ; il a 43 ans !

8h16. Dernière station, enfin. Le chuintement des portes qui s'ouvrent est une véritable délivrance. Progressivement, la rame adopte le principe des vases communicants. Ça rentre et ça sort machinalement, la rétine froide et le pas traînant. Philomène n'ose pas vérifier si l'homme l'observe toujours ; il se lève, chétif et tremblotant sous sa gabardine, et il sort doucement, ballotté mollement dans les petites bousculades de compagnie. Il est sur le quai maintenant, le flot de la foule se dissipe peu à peu. La tête lui tourne. Marcher vite, pas de course nécessaire, peut être vital. Il ne se retourne pas, c'est inconcevable : poltronnerie naturelle en action.

Derrière, la menace n'a pas disparue, au contraire, elle lui paraît amplifiée. Après l'escalator, il entame un long couloir carrelé délivrant la sortie. Les néons pâles et tristes projettent l'ombre de sa frousse sur les murs.

De lourds pas résonnent juste dans son dos. Il est là. Sueurs froides sur peau bouillante. Philomène est paralysé. Il ne sent plus rien. Son crâne bourdonne et l'empêche de réfléchir. Un réflexe primaire, celui de la fuite face au prédateur, lui ordonne de courir à toutes jambes, d'abandonner toute couardise, et de n'écouter que son instinct ; mais Philomène a trop peu de chance devant son chasseur. C'est une proie facile, le gibier idéal. Déjà, l'agresseur lui empoigne le bras et le plaque contre le mur.

- Donne-moi ton argent, vite, ton argent, tout ce que t'as !

Dans le maudit couloir, une dizaine de personnes passent, hypocritement pressées, les oreilles dans la poche et les yeux au plafond. Philomène est au

bord de l'infarctus. Son cœur pompe tellement de sang qu'il sombre dans un état second. Il ne répond rien, il ne regarde plus. Choc extrême.

- Tu m'écoutes ducon ? File-moi ton blé, je plaisante pas !

Philomène est tétanisé. C'est trop violent. Trop inattendu. Le sel de la sueur qui ruisselle de son front lui brûle les yeux. Branle-bas de combat au plus profond de monsieur solitude. L'assaillant est de plus en plus ferme, son regard est noir de détermination.

- M'oblige pas à me servir de ça ! murmure-t-il tout à coup en sortant un revolver chromé de son pantalon.

Même à travers son pardessus, il sent la glace du canon frotter ses côtes. Il suffoque. La pression est insupportable.

Et subitement le volcan se réveille. Après des années de léthargie, le magma intérieur se réchauffe et pousse jusqu'à l'éruption. Il est en transe. Philomène déguste son adrénaline sous électrochocs.

Une lave épaisse et bouillonnante infiltre chacune de ses veines ; elle se propage, incendiaire. Il s'embrase...

La crapule ne voit rien venir. Dans un élan brusque, Philomène empoigne la main maîtrisant l'arme à feu. Tout va très vite. Il serre de toutes ses forces et repousse péniblement le péril. Dans le couloir, les gens qui traversent le passage courent tous. Une femme aux talons hauts cadence la scène de ses *clac clac* en s'enfuyant vers la lumière. Les deux hommes jouent des muscles en soufflant. Et puis soudain, tout bascule. La tragédie peut commencer.

Acte 1. Philomène est hors de danger quand le coup de feu retentit. La détonation explose et se propage dans un écho assourdissant. Plusieurs personnes se sont couchées, ventre à terre, et se couvrent la tête des deux bras.

Acte 2. Un homme titube quinze mètres avant la sortie. Sa chemise blanche crache un ruisseau de sang. Stupéfait et hagard, il traîne les pieds et finit par s'écrouler en râlant. Au même moment, pris de panique, l'agresseur lâche le revolver et repart sans demander son reste dans les méandres du métropolitain.

Acte 3. Philomène est en état de choc. La peur l'anime toujours. Acide et tenace. Il est sous son emprise : c'est elle qui dicte à son cerveau de ramasser l'arme à terre, de la pointer vers l'homme en fuite et de tirer aussi longtemps qu'il est visible. Philomène ne pense rien. Il n'est plus rien. C'est tout son corps qui réclame la loi du talion. Les secondes sont en suspens. Le barillet crache son tonnerre. Dans le corridor, c'est l'épouvante. Tout le monde hurle et crapahute. La fourmière est attaquée ! Les phéromones de la poudre et du sang désynchronisent les stratégies ; commotion collective, le chaos est en marche.

Acte 4. Le malfrat touche au but : indemne, il bouscule tout ce qui tient sur deux jambes et piétine les allongés pour enfin disparaître, happé par l'escalator. Philomène est au centre de la nébuleuse, capitale du sinistre. L'arme fumante tombée à ses pieds n'a plus rien dans le ventre. Les bras le long du corps, il se laisse glisser contre le mur arrondi du passage. Le volcan vient de se rendormir, la lave est sèche ...

8h24. Dans la bouche de métro, un cortège de blouses blanches se presse derrière de nombreux kékis. Effervescence. On ramasse avec autorité l'homme au revolver qui était là ; affalé, perdu. On lui coince les poignets jusqu'à l'os dans de lourdes menottes, et on l'extrait de la scène du crime sans un mot. Trois civières ferment la marche.

Ce jeudi, le temps est clair. Monsieur est un assassin. Trois victimes à son actif. Ça vient de se passer. Deux hommes et une femme, morts sur le coup. Il a tiré dans le tas, comme ça, sans regarder ! Rendez-vous compte, un petit bonhomme à l'air de rien, triste et tout, inoffensif en apparence ; et paf, trois personnes sur le carreau !

8h36. Philomène Raback ne comptera pas d'enveloppe aujourd'hui...

---

© AMBITION CHOCOLATEE ET DECONFITURE, LYON, 2002.

collection de nouvelles, littérature hypertextuelle, feuilleton en ligne et encore plus de culture gratuite sur [www.bleton.com/acd...](http://www.bleton.com/acd...)

prochain thème de la revue littéraire : GEANT VERT

envoyez vos textes et vos dessins

avant le 15 décembre 2002 à

[deconfiture@voila.fr](mailto:deconfiture@voila.fr) ou à

ACD 141 rue sébastien-gryphe 69007 lyon